Document generated on 05/02/2024 2:13 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La cime des mégalopoles

Fabrice Charbit

Number 84, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13483ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Charbit, F. (2000). La cime des mégalopoles. *Moebius*, (84), 41–44.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Fabrice Charbit

La cime des mégalopoles

Sous la nuit jaune aux ombres aluminium,
Je ne suis jamais seul(e).
Les flux de cent soleils me connectent à chaque
système,
J'entends:
Des gourous vomissent sur moi des plantes qui
bougent sans fin,
Toutes les hordes d'esprits hagards de tous les mondes
me murmurent
Les sagesses bizarres des choses.
Avant moi
Après moi
Au travers de moi
La foule furieuse aux destins magnétiques!
Et sur la cime des mégalopoles,
Depuis les murailles de mercure,
Mon échine de cristal chante l'ancien exode de ma race.

Verres

Pelures d'hommes,
Brûle-sexes et brûle-cœurs,
Nos muscles flottent sur les tables.
Pour occuper
Nos gueules de bougie fondue,
Nous mordons les femmes
Aux flancs proches
Mais peu compréhensibles.
Nos yeux sont moites d'autant voir
Et les liquides
N'ont jamais d'or suffisamment

Nos foies sont vivants, pleins de futurs:
Tout est bien.
Et la mort, dessous…
Elle voudra mieux de nous
Que nos rêves.
Maintenant
Nous suçons nos verres car
Nous sommes moins coupables
Lorsqu'ils sont nombreux.

L'oiseau des comptoirs

Autour des tables, les heures,
Comme des figurines
Placées nulle part
Et sur le bois des peaux vivantes.
Je poursuis
Les bruits invisibles
Qui trottent
Vers des trous de souris.
Les percolateurs crachent,
Des éclats de vapeur
Au fond de l'œil
M'envoûtent le corps.
Par endroits,
Le zinc comme de l'or
Est un territoire.
J'ouvre mes membres amplement,
Oiseau pour me rendre
Au pays des plafonds.
Sur la terre,
Un homme comme un ogre
A mangé son chapeau de pain.
Il engloutit six rasades rouges
Dans l'argile de son visage,
Ouvre la porte,
Et sort dans les fumées.
La fille blanche du bar,
Triste,
Avec ses épaules-épées,
Le regarde brûler sous l'hiver du dehors.

Elle:
Qui se refroidit d'homme en homme,
Qui donne du vin,
Qui lèche ses doigts froids,
Et longs
Et fins comme de l'eau…
Je ploie sous les feux des projecteurs, je vois
Des soleils,
La hotte étincelle qui flamboie dans l'huile.
Mon vol se divise en faisceaux de métal,
La fille les reçoit.
Nous serons amants de la lumière,
Si seulement cesse le noir
Qui tire nos nervures
Vers le sol.

Le cerf

J'aime
Comme un cerf incroyable!
Écumées les forêts et les plaines,
Mes sabots
Sont rouges de leur course:
J'érode les terres
En te cherchant,
Et mes bois voudraient
Terminer tes rêves…
Entend!
C'est le lointain qui brame,
Avec sa robe brune devenue si longue
Que le monde a disparu
Dessous.

Au-delà
Ton cœur,
Comme le pourtour
D'un désert de feu,
Là où les cerfs craignent de mourir
Sans pouvoir te connaître.

Mirage

Ta paume brûle
Sable sous ma main tellement vaste
Et le vent danse
Et nous formons les siroccos géants,
Et nous balayons les plaines,
Et les chiens ne peuvent plus
Nous suivre…
Deux mélangés!
Nous! désert aussi lisse
Qu'un parfum de corps
Sang de la dune
Qui bat comme les tempes d'un million d'amants.
Reste un peu encore
Sous le soleil carnassier de moi
Que tes doigts avant de partir me parcourent
Entier
Et me donnent force.